

DE LA BRACHYLOGIE COMME BASE DE LA LITTÉRARITÉ DU PROVERBE EN KILUBA

BONDO MULUNDA, Université de Kamina, République Démocratique du Congo

Le *kilúba* est une des langues *bantu* parlées en République Démocratique du Congo, sur plus des trois quarts de l'ancienne province du Katanga. Il sert de véhicule à l'une des grandes cultures d'Afrique centrale, issue de l'un des plus grands États précoloniaux : l'Empire Luba. Sa brillante civilisation, véhiculée par une langue, le *kilúba* (L33), s'était étendue sur un grand domaine jusqu'aux confins de l'Afrique australe. Dans cette culture, le proverbe a joué et joue encore un rôle remarqué : *Paroles essentielles*, Mutonkole Lunda-Wa-Ngoy, 2010, *Nkindi ya Kiluba* (Filip, 2006). Les proverbes sont utilisés tantôt dans la justice coutumière, tantôt dans la conversation courante, tantôt encore dans les rituels divers comme paroles sacrées. Dans toute la cosmogonie des *baluba*, ils occupent une place de choix si bien qu'il ne serait pas faux de dire que le *búlúba* est une culture du proverbe.

Étudier la brachylogie dans ces énoncés revient à aborder un des aspects fondamentaux de leur littérarité. En effet, au-delà d'autres artifices, les textes des proverbes tirent leur esthétique de la transgression et de l'imprévisibilité formelle qui en font des textes exotiques. Il n'en existe presque pas un seul qui ne bouscule les normes syntaxiques et sémantiques en langue. Pour cela la brachylogie est présente partout. Comment fonctionne-t-elle ? Quelles sont les composantes les plus affectées ? Comment remonter de la forme brachylogique à la structure macrologique ? Telles sont les préoccupations principales auxquelles nous allons tenter de répondre grâce aux données de la pragmatique linguistique. Dans la première partie, nous dirons un mot sur les proverbes chez les *bálúba*. Dans la seconde, nous analyserons les proverbes du corpus, avant de tirer quelques leçons de notre analyse dans la dernière partie.

Le Proverbe de la langue *kiluba*

Point n'est besoin pour nous de développer des données théoriques sur le proverbe en général. Un mot laconique nous permettra de revenir sur son importance dans cette culture avant d'aborder sa forme. La noblesse d'un homme se mesure ici par sa compétence à l'émission comme à la réception dans le domaine des proverbes.

En effet, culture guerrière, le *búlúba* a développé ce langage codé de sorte que, en face des étrangers, les adultes pouvaient les utiliser exclusivement pendant des heures, l'un venant en réplique à l'autre sans intermédiation métalinguistique. De sorte que, encore, les *baluba* se définissaient comme les hommes des proverbes. En effet, un de ces énoncés l'enseigne explicitement : « *Múlúba mwélwá lúkóyó umwélé lúkíndi wáumvwè* » ; son sens est que si « on veut attraper un *Múlúba*, il faut un joug, pas un proverbe parce qu'il en saisira aisément le contenu. »

Comme dit plus haut, qu'il soit un dicton, une maxime, une sentence, etc., le proverbe régulaient toute la vie. Par lui les ancêtres parlaient aux vivants, ce qui justifiait le respect, voire le culte qu'on lui vouait. Un proverbe ne pouvait être contredit que par un autre, auquel cas l'échange interpersonnel pouvait continuer à l'infini. Évoquer un proverbe c'est en appeler à la sagesse, au jugement des ancêtres. C'est cette présence des esprits des ancêtres à travers les proverbes qui en « pertinentise » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 271) les énoncés et leur donne une force illocutoire jamais démentie. Ils répondent ainsi à toutes les lois du discours telles qu'enseignées par Ducrot (cité par Christian Baylon et Xavier Mignot, 1999 : 133-136). Il s'agit de celles d'exhaustivité, de sincérité, d'intérêt, d'informativité, de litote. Le phénomène à l'étude dans cette réflexion relève principalement de cette dernière. Selon les auteurs cités ci-dessus, la litote procède de l'ellipse, donc de la brachylogie. Ils ajoutent :

L'ellipse est un procédé extrêmement commun qui consiste à ne pas exprimer un segment d'énoncé en laissant à l'auditeur (ou au lecteur) le soin de le rétablir. Dans le cas le plus facile ce dernier se rend compte, par sa compétence grammaticale, qu'il manque quelque

chose dans l'énoncé pour qu'il soit syntaxiquement correct et il doit chercher dans le contexte de quoi combler la lacune, au besoin avec des rectifications morphologiques. (Baymon et Mignot, 128)

Ce passage indique deux choses importantes. Pour identifier la brachylogie, il faut recourir aux compétences d'ordre grammatical. Mais, pour la combler, il faut une compétence encyclopédique, qui dépasse le seul cadre linguistique. On tombe justement là dans la compétence communicative dont a parlé Hymes et dont il sera question plus loin.

À propos de la forme, disons qu'il en existe de plusieurs acabits. Il y en a qui sont des véritables poèmes s'étendant sur plusieurs vers ; il y en a aussi des laconiques composés de deux voire d'un seul mot.

Analyse des proverbes

Quelques précisions méritent d'être apportées avant l'étude proprement dite. D'abord, il convient de rappeler que le *kilúba* est une langue à tons et que, dans la présentation des énoncés, le ton courant (bas) ne sera pas noté. Ensuite, il nous semble utile de souligner que notre corpus est analysé à travers trois sections selon les composantes concernées par la brachylogie : le SN, le SV et la phrase asyndétique. Enfin, dans notre étude, nous présenterons chaque proverbe en *kilúba* suivi d'une traduction minimale (littérale), ce qui permet, à l'aide du contexte d'emploi, d'entamer l'analyse qui débouche sur la structure macrologique du proverbe en étude.

La Brachylogie dans le SN

. *Mákokele imáfúte*

Contenu propositionnel

« Consentis sont payés »

Contexte

Ce proverbe intervient pour inviter quelqu'un à reconnaître sa faute afin de prétendre au pardon. Inversement, un fautif, qui a reconnu son forfait, le profère pour solliciter l'indulgence en échange, en faisant valoir son droit au pardon en vertu de son humilité.

Analyse

L'énoncé de ce proverbe atteste la forme : Adj + V +Adj. En effet, *mákokele* comme *máfúte* sont des adjectifs qui, en grammaire française, entreraient dans la catégorie des participes passés employés seuls. En considérant la structure canonique de la phrase française, on pourrait dire que celle de ce proverbe n'est pas normale en ce que le SN1 et le SN2 se présentent sous une forme incomplète. Selon Mutonkole Lunda-wa-Ngoy (2004 : 159b), la structure normale du SN peut être soit de forme N, N+Adj, soit encore, exceptionnellement, de forme Adj+N+Adj. En tout cas, il n'y a jamais de forme Adj. Cela est d'ailleurs vrai dans presque toutes les langues car l'adjectif est toujours ajouté à un nom. N'est-ce pas pour cela que Bouton, parlant de sa syntaxe, enseigne qu'il est monovalent car n'entrant dans un syntagme valide qu'à côté d'un nom. Ce qui précède permet donc de supposer l'existence d'un nom qui serait noyau et qui aurait été l'objet de l'opération qui nous concerne. Comment découvrir ce nom? Cette question permet de passer de la structure brachylogique de l'énoncé à celle dite macrologique. La compétence encyclopédique, faite du cotexte et du contexte, fournit des instructions utiles qui permettent de reconstruire le SN1.

La morphologie du *kílúba* enseigne que les deux adjectifs de cet énoncé sont affectés du PN Má- de classe 6 qui, souvent, est considéré comme le pluriel de la classe 5. Or, le contexte permet de voir qu'il s'agit d'un proverbe du monde judiciaire qui suppose deux parties opposées par une cause appelée ici *mámbo*. En effet, dans cette culture, ce terme couvre une grande extension sémantique. La cause, la réparation, la faute, sont toutes désignées par ce terme. Cela permet ainsi de reconstruire la macrologie sous la forme : ***Mámbo Mákokele i Mámbo máfúte***, pouvant cette fois se traduire par « Les fautes reconnues sont des fautes réglées ».

L'énoncé ainsi reconstruit atteste bien la structure canonique de forme SN1+V + SN2. Non seulement elle actualise la forme S+V+O, mais aussi elle se justifie par les accords. En effet, la grammaire des langues *bantu* enseigne que, si le PN introduit le nom (Substantif et Adjectif) dans une classe (on l'appelle classificateur), il commande aussi les accords. Comme on peut le voir, dans la forme complète de l'énoncé, chaque syntagme est construit autour d'un noyau (Substantif) dont le PN impose à l'Adjectif la classe et le nombre (*Mámbo Mákokele i Mámbo máfúte*). Il s'en dégage une première leçon. Dans cette langue, la structure brachylogique peut affecter le SN1 en en omettant justement le noyau, ce qui déconstruit apparemment l'énoncé et le rend obscur. Car, le nom est un constituant obligatoire du SN. C'est comme si on pouvait dire en français : « bon est arrivé ».

. *Alengalele ôadjana*

Contenu propositionnel

« Qui ne coulent pas sont ceux qui mangent (les autres) »

Contexte

Ce proverbe est proféré souvent pour attirer l'attention des gens sur l'attitude taciturne, inoffensive d'une personne. Le locuteur invite alors l'allocutaire à une méfiance de ces personnes apparemment inoffensives qui, plus tard, se révèlent toujours dangereuses. On l'utilise aussi pour constater les conséquences désastreuses causées par une personne aux attitudes et aux apparences innocentes.

Analyse

Cette forme est la plus intéressante de toutes. La phrase est constituée de deux verbes sans sujet. Or, il est établi qu'un verbe ne peut passer de la virtualité à l'actualité que grâce à un sujet, peu importe qu'il soit phonologiquement présent ou non. Voilà pourquoi dans certaines langues on peut parler de sujet de forme Ø (dans l'impératif en français). Qu'est-il donc arrivé dans cette phrase ?

Quand on considère le contexte et le sémème du verbe *-lengalal-*, on découvre une certaine incompatibilité sémantique entre la personne à propos de laquelle l'énoncé est proféré et le PV a-. En effet, de classe 6, il traduit le pluriel de di- de classe 5. Ces deux classes ne comprennent presque pas les noms de personnes. Certains des termes de cet ensemble sont des monoclasses parce que ne connaissant pas d'appariement dans la mesure où ils n'ont pas de singulier. C'est le cas des noms des liquides. Cela confirme le contenu de la base verbale. En effet, ce verbe est surtout utilisé pour désigner une eau stagnante. Par extension il signifie aussi le fait, pour une personne, de rester inactive, passive. Le PV a- nous permet sans aucun doute de dire que le sujet devrait être le mot *mêma*, ce qui est valable aussi pour le deuxième verbe actualisé par le même PV a-. La structure macrologique devient alors : *Mêma alengalele eo mêma adjana* (« l'eau stagnante est celle qui mange les gens »).

Contrairement à la leçon tirée de l'énoncé du premier proverbe, il peut arriver, comme c'est le cas dans celui du deuxième, que les SN1 et SN2 disparaissent complètement, sans laisser des traces. Cela donne des proverbes mystérieux.

La Brachylogie dans le Syntagme Verbal

Il existe dans cette langue des proverbes dont le verbe est complètement absent. Phrase atypique, elle demande un effort substantiel pour reconstituer sa structure macrologique. Tel est le cas dans les proverbes qui suivent.

. *Mêsó kwa:kó mêsó kuno, lě lódinâlo kélúkasú*

Contenu propositionnel

« Les yeux là-bas ; les yeux ici, celle que tu as n'est-elle pas une houe ? »

Contexte

Proverbe bucolique, il est proféré par un cultivateur qui se sent jaloux par un autre pour l'abondance de sa production. Il est ainsi interdit à ce paresseux de lorgner du côté de la houe du voisin comme

si la sienne ne pouvait pas produire. Par extension, ce proverbe peut être utilisé dans tout contexte où une personne se sent jalouée par une autre du fait de ses mérites ou de ses avoirs.

Analyse

Une petite observation montre que le caractère hermétique de l'énoncé provient de ce que la partie antithétique manque de verbe. En effet, avons-nous déjà dit, cette langue atteste les compléments internes de type « marcher la marche », « parler la parole », « regarder les yeux », etc.

Dès lors l'analyse permet de faire voir que les yeux devraient être considérés comme faisant partie du SV dans la première partie de la phrase. Comme souligné plus haut, *mêsó* (« les yeux ») peut être sujet ou complément interne.

L'interprétation qu'en font les locuteurs illustre la dernière structure, ce qui donne en français une phrase de forme : « Tu regardes les yeux ici, puis là... »

On en dégage, en *kílúba*, une structure macrologique telle que : *Wátalá mêsó kwa:kó, wátalá mêsó kuno, lě lódinálo kélúkasú ?*, c'est-à-dire : « Tu regardes les yeux par-ci et par-là la houe que tu tiens n'en est-elle pas une ? »

Si on considère l'énoncé comme un trope illocutoire, on peut y voir une valeur jussive et traduire le proverbe par : « N'envie pas ma houe, car la tienne peut aussi produire. »

Sur le plan structurel, il s'agit ici d'une forme de brachylogie qui concerne le verbe principal. Tel est aussi le cas dans l'énoncé du proverbe suivant.

. *Kútúna kwâ kílúngú i kúbókó pánshi*

Contenu propositionnel

« Contester la patate c'est la main au sol »

Contexte d'emploi

Ce proverbe est proféré pour réprover les dires d'une personne qui conteste quelque chose sans preuve. En d'autres termes, on veut

lui dire qu'il ne faut rien avancer sans en fournir une preuve. En effet, utilisé par les agriculteurs, ce proverbe a étendu son domaine de validité à tous les domaines de la vie. Initialement, il était utilisé pour dire à quelqu'un de ne pas contester l'existence d'une patate en dessous de la tige sans avoir fourré sa main sous terre.

Analyse

Comme on peut le lire à travers la traduction minimale française, il est difficile de pénétrer le contenu de ce proverbe sans une compétence encyclopédique solide.

Si dans la première partie du proverbe se lit une brachylogie substantivale (qui ne nous intéresse plus ici), dans la seconde elle devrait porter sur le verbe. En effet, tel qu'il est construit sur base du verbe *i*, l'énoncé induirait plutôt une nuance comparative, ce qui rendrait complètement invalide la structure. C'est pour cela que le locuteur ajoute un second verbe, le premier devenant un auxiliaire modal ou aspectuel.

Ce verbe principal de la deuxième proposition devrait être suggéré par le SN *kúbókó pánshi*. En effet, celui-ci appelle, dans la langue, des verbes du type *kwéla*, *kúkúla*, etc., traduisant le sens de « introduire ». La forme macrologique devient alors : *Kútúna kwá kílúngú i kwéla kúbókó pánshi*, qui signifie : « Pour nier l'existence d'une patate, il faut avoir introduit sa main sous la tige ».

Ces deux énoncés ont montré que, dans les proverbes de cette langue même, le verbe principal peut être l'objet de la brachylogie, ce qui conduit à une déconstruction formelle et à une incohérence sémantique à redresser par inférence.

La dernière forme de brachylogie se présente comme étant plus pernicieuse et, par conséquent, plus porteuse en termes de valeur illocutoire. C'est elle que nous allons étudier à présent.

La Brachylogie d'une Proposition

Ce procédé prend parfois la forme asyndétique en omettant l'essentiel d'une proposition qu'il faut subsumer à partir d'un constituant représentatif resté en surface. En clair, l'une des propositions composant l'énoncé peut disparaître et ne garder qu'un segment collé à une autre à laquelle il n'appartient pas. Il en découle

une lecture laborieuse et presque impossible sans inférence. Les deux cas suivants suffisent à attester l'existence de ce genre de proverbes.

. *Talala umpándó iúmbíngé*

Contenu propositionnel

« Silence, l'esclave a gagné le procès »

Contexte

Ce proverbe est utilisé comme sentence (constat) après un jugement à la cour du roi. En effet, dans cette culture, le roi, l'empereur, ou son représentant, était seul habilité à prononcer le verdict dans toute affaire qui opposait les citoyens. Le public n'y assistait pas car la cour n'était pas accessible à tous. Le commun des mortels attendait terré chez lui, surtout quand l'affaire opposait un noble et un pauvre paysan. Les boucans ou le silence qui accompagnaient la sortie de la cour renseignaient sur le verdict. Le noble faisait beaucoup de tapage ; et tams-tams, xylophones, etc. résonnaient pendant des semaines, quand il avait raison, alors que le silence accompagnait la victoire du pauvre qui ne pouvait s'offrir ce luxe, soit faute des moyens soit par crainte pour sa sécurité.

Analyse

L'analyse de cet énoncé permet de voir une composante asyndétique annexée à une partie de la structure qui la concerne. En effet, le mot *talala* (« silence ») se présente comme le SN2, c'est-à-dire un composant obligatoire du SV d'une proposition qui a été omise presque entièrement. Ce terme relève d'un champ sémantique caractéristique de l'audition, ce qui permet d'entrevoir la possibilité d'exhumer son verbe qui doit être soit « entendre », soit « écouter », soit « percevoir ». En effet, la langue accepte qu'on « entende le silence ». Or, si on conjugue un verbe, on doit lui donner un sujet (SN1) qui, selon Tesnière, entretient une relation de solidarité avec lui. Pour ce qui nous concerne ici, ce sujet devrait être l'allocutaire supposé. Cela permet de reconstituer la structure macrologique du proverbe comme suit : *Wivwananeko talala nankyó umpando*

iumbinge, c'est-à-dire : « Que tu n'y perçoives que silence alors l'esclave a gagné ».

. *Vidje upánga ně nǎko:ka*

Contenu propositionnel

« Le Seigneur donne même à je suis fatigué »

Contexte d'emploi

Le proverbe est utilisé pour encourager quelqu'un qui, après des efforts longs et harassants, perd espoir pour n'avoir pas atteint les résultats escomptés.

Analyse

Une lecture attentive permet de voir dans cet énoncé une structure polyphonique. En effet, le caractère asyndétique patent de la deuxième proposition indique que deux locuteurs sont intervenus. Le premier, le locuteur, prend en charge l'ensemble de l'énoncé alors qu'un autre être de discours (ê-d) s'occupe uniquement de la dernière proposition. La structure de cette dernière montre que nous sommes dans un type de paroles rapportées au discours direct. Dans ce cas, nous sommes dans un cas typique du locuteur mimé parce que le locuteur feint de rapporter les paroles de quelqu'un d'autre alors qu'il le laisse parler lui-même. Que dire donc ? Ce qui rend l'énoncé hermétique c'est l'absence de toute structure de modalisation des paroles rapportées. On sait de manière générale qu'elle devrait être une structure d'attribution fondée sur un verbe déclaratif. Cette remarque nous permet de relever que la brachylogie porte ici sur toute une proposition qui, une fois restituée, donnerait au proverbe la structure macrologique de la nature suivante : *Vidje upánga ně muntu unena'mba* : « *nǎko:ka* », c'est-à-dire : « Le Seigneur donne même à une personne qui dit "je suis fatigué" ».

On voit ici que la brachylogie affecte toute une proposition (*ně muntu unena'mba*) qui modalise les paroles du deuxième être de discours.

Le proverbe, dans toutes les langues, est l'un des domaines par excellence de la brachylogie. Nous avons l'impression qu'en *kilúba* le phénomène est exploité jusqu'à la rupture de la compréhension, de sorte que toute communication interactive virerait vers une catastrophe pour les non-initiés. Cette étude a montré que toutes les composantes de la phrase peuvent être concernées, et parfois même des propositions entières. Pour arriver à reconstruire la structure macrologique, le locuteur doit faire appel à sa « compétence communicative » dont Boyer et ses collaborateurs disent qu'elle est constituée de « trois à cinq composantes », à savoir les compétences « sémiotique, référentielle, discursive-textuelle ; socio-pragmatique, ethno-socioculturelle » (Boyer *et alii*, 2001 : 48). Il s'agit en fait de mener de manière empirique une réflexion sur « l'implicite » (Kerbrat-Orecchioni : 21) qui tient compte aussi bien du contexte que du cotexte. Christian Baylon et Xavier Migot sont explicites à ce sujet. Parce que la brachylogie constitue le cas par excellence d'implicite, c'est-à-dire du non-dit, du présupposé et de l'enthymème, il faut autre chose que les compétences linguistiques pour appréhender les énoncés porteurs. Pour eux, notre étude devrait répondre à deux questions auxquelles ils proposent d'ailleurs des réponses :

Comment le destinataire comprend-il autre chose ou plus que ce qui a été dit ? Comment le destinataire, en prenant le parti raisonnable de ne pas tout dire (...) peut-il prévoir que son message sera compris comme il le désire ? Les deux s'appuieraient sur la connaissance des règles communicatives guidant la construction du sens au-delà de la simple équivalence entre expression et contenu. (p.134)

Dans ce dernier cas, il faut être attentif aux instructions en langue pour les exploiter en discours. Il faut de même prendre en compte les lois du discours et les maximes conversationnelles, bref en savoir davantage sur la langue, la culture et le domaine de validité de chaque proverbe. En fait, pour que l'échange interpersonnel à base de proverbes réussisse, il faut, de la part des deux protagonistes, un respect strict des conditions de félicité qui, selon Searle cité par Kerbrat-Orecchioni (p.239) « sont de quatre ordres ». C'est à cet

exercice que s'adonnent quotidiennement les maîtres de la parole essentielle que sont les *baluba*.

En effet, sans cette compétence, il serait difficile à l'allocutaire, voire impossible, de dégager des présupposés parfois non suggérés, notamment dans le cas des enthymèmes que sont la plupart des proverbes, et aussi de reconstruire des constantes notionnelles (Bouton, 1979 : 160) et des compatibilités morphologiques, syntaxiques et sémantiques qui permettent la validité de la structure macrologique reconstruite. N'est-ce pas ce que Bouton souligne, quand il dit en substance que la combinatoire des termes est fonction des compatibilités à la fois des « valeurs catégorémiques » et des « valeurs sémiques » (p.171) ?

Bondo MULUNDA, Université de Kamina, République Démocratique du Congo

BIBLIOGRAPHIE

- BAYLON, Christian, et MIGNOT, Xavier, *La communication*, Paris, Nathan, 1999.
- BOUTON, Charles, *La signification. Contribution à une linguistique de la parole*, Paris, Klincksieck, 1979.
- BOYER, Henri, et al., *Nouvelle Introduction à la didactique du français, langue étrangère*, Paris, Clé internationale, 2001.
- FILIP, S., *NKINDI YA KILUBA*, Lubumbashi, Médiaspaul, 2006.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986.
- MUTONKOLE LUNDA-WA-NGOYI, *Les proverbes des Baluba. Les paroles essentielles*, Lubumbashi, éd. Mundula, 2010.
- MUTONKOLE LUNDA-WA-NGOYI, *La syntaxe du Kiluba. De la théorie à la description de la phrase simple*, thèse, inédit, Lubumbashi, Unilu, 2004.